

XYZ. La revue de la nouvelle

Fiches de lecture



Numéro 21, printemps–février 1990

Personnages

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2724ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1990). Compte rendu de [Fiches de lecture]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (21), 88–96.

sans grand intérêt qui dénonce vaguement les aberrations de l'administration médicale (mais les administrations ne sont-elles pas toutes — par définition — aberrantes ?) et s'achève — c'est le cas de le dire — en « queue » de poisson; tandis que « Dedans » prend des allures d'adaptation théâtrale avec indications scéniques et évoque une nuit d'angoisse passée en prison par un personnage à qui apparaît sa projection dans le futur. Classique et décevant si ce n'est quelques beaux passages. L'inspiration — surtout dans le traitement des thèmes — fait ici cruellement défaut. Dommage.

Ainsi, dans ces deux livres, tout comme dans les précédents, Christian Mistral continue de donner de lui — dans ses textes en tout cas si ce n'est dans la vie — l'image d'un adolescent perdu qui se cherche des repères, qui boit, qui fume et dit des gros mots pour jouer au grand, qui s'émeut au souvenir de ses parents, de son beau-père ou de ses grands-parents pour retrouver une identité, qui se projette dans un fils pour gagner un futur. Assurément, l'écrit demeure pour lui une expression dont il attend reconnaissance et protection. Reste à savoir si le passage à « l'âge adulte » serait pour lui un aboutissement ou la perte de son univers littéraire.

Pierre Vuillemin-Salducci

Fiches de lecture

Barker: un écrivain à connaître

Faut-il aimer le sang pour apprécier *Livre de sang II. Une course d'enfer*¹ de Clive Barker? Sans doute, mais ce recueil — tout comme le premier qui s'intitule simplement *Livre de sang*² —, je le conseillerais avec enthousiasme à quiconque voudrait se familiariser à la fois avec la nouvelle et avec le fantastique dans son versant horrifique contemporain.

Qu'est-ce qui fait donc que j'éprouve tant de plaisir à la lecture des nouvelles de Barker? Ce me semble s'expliquer par le fait que l'écriture ne laisse pas un instant retomber la tension. Tendues vers la catastrophe,

-
1. Clive Barker, *Livre de sang II. Une course d'enfer*, traduit de l'anglais par Dominique Dill, Paris, Albin Michel, 1988, 248 p. (édition originale anglaise: *Books of Blood. Volume II*, London, Sphere Books, 1984.
 2. Clive Barker, *Livre de sang*, traduit de l'anglais par Jean-Daniel Brèque, Paris, J'ai lu, 1987, 249 p. (édition originale: *Book of Blood, Volume I*).

toutes les nouvelles du *Livre...* contiennent dans le détail ce qu'elles possèdent dans leur totalité: l'appréhension d'une chute terrible.

Le type de nouvelle fantastique privilégié par Barker s'inscrit tout à fait dans la tradition anglo-saxonne (pourquoi pas puisque l'auteur est un Anglais de Liverpool) qu'il transforme à sa guise, et fort habilement d'ailleurs. Il exploite, d'une manière qui coule de source, les artifices et les procédés de la narration fantastique horrifique mâtinée d'une sorte de réalisme magico-maléfique. D'emblée, les jeux sont souvent pipés, le réel contaminé par des forces obscures, souvent diaboliques, et données explicitement comme surnaturelles.

Barker possède une palette et une imagination étonnamment variées. Le seul récit éponyme en est une belle illustration par la transformation qui est faite du procédé du manuscrit trouvé: des morts reviennent de l'au-delà graver leurs histoires sur la peau d'un beau jeune homme nu. Le livre de sang, c'est lui, qu'une femme emporte avec elle pour le lire.

Les récits déchiffrés sur ce corps présentent trois types de formalisation fantastique: d'une part, le réel est posé avec intrusion lente de l'irréel onirique (« Terreur » et la plupart des nouvelles du premier *Livre de sang* sont de ce genre); d'autre part, le réel posé est comme contaminé par une forme patente d'intertextualité, de surgissement réel d'un personnage fictif dans la représentation en cours: « Nouveaux assassinats dans la rue Morgue » forme un prolongement voulu, cultivé et parfaitement aberrant, bien que tout à fait cohérent dans la perspective fantastique qu'elle acquiert, sous la plume de Barker, de la célèbre « Histoire extraordinaire », criminelle (et non fantastique) d'Edgar Allan Poe.

Enfin, la manière la plus fréquente dans le deuxième *Livre de sang* est celle où, d'entrée de jeu, le magico-maléfique et l'horrifique sont prégnants dans la représentation de la réalité. Barker a toutefois l'art de doser savamment ses effets et ne se complaît pas outre mesure dans le sordide. Bien sûr, les moments les plus forts sont ceux où la violence atteint son paroxysme mais, comme c'est une des règles de ce genre de discours que d'en mettre plein la vue, à certains moments (et soyez assuré que l'écriture est suffisamment claire pour qu'il n'y ait pas d'équivoque à ces moments-là), il ne faudrait pas croire que *Livre de sang* ne vise que cet effet spectaculaire. Nous n'avons certes pas affaire ici à de la littérature de salon, mais pas non plus à de la sous-littérature. Barker compte parmi ces écrivains qui ne se posent pas tellement de questions sur la littérarité (ce me semble) de leur pratique mais plutôt sur les manières de rendre une histoire palpitante. En ce

sens, il représente la quintessence d'une certaine littérature anglaise qui avoue son penchant pour la stylisation du sordide. Salué par la critique comme le premier auteur important, dans le domaine fantastique, des années 1980 en Angleterre, et récipiendaire du World Fantasy Award en 1985 pour *Livre de sang*, Clive Barker est certainement un écrivain à connaître, ne serait-ce que pour la manière particulière qu'il a de faire palpiter un récit.

Michel Lord

Jacques Fulgence, prix Stendhal 1988

Réceptaire du prix Stendhal 1988, le Français Jacques Fulgence, qui contribue par son œuvre à rehausser l'intérêt pour la nouvelle dans l'Hexagone, présente un troisième recueil, *Bonsaï*¹. On y retrouve neuf textes constituant tout autant de rendez-vous avec l'insolite et le mystère et de prétextes à l'interrogation sur le sens de l'existence et la condition de l'être humain.

L'angoisse de la mort et du vide imprime à la première nouvelle, intitulée « La dernière folie de Lady Aurelia », une dimension existentielle. Une vieille dame excentrique, qui voit sa fortune péricliter et son cercle d'amis diminuer, fait l'acquisition d'une nouvelle maison qui ne correspond pas tout à fait à ses attentes, mais dont elle doit s'accommoder pour des raisons financières. L'intérieur de cette demeure, déjà meublée, la dégoûte à un point tel qu'elle se débarrasse de la presque totalité des meubles et autres objets qu'elle contient en les précipitant du haut d'une falaise, aidée en cela par son fidèle et taciturne chauffeur.

Le vide que Lady Aurelia crée autour d'elle peut être interprété à plusieurs niveaux. Élément récurrent dans le récit, le vide reflète, d'une manière évidente, le mal de vivre, amplifié par la nausée du personnage, lui-même rattaché à une classe sociale, l'aristocratie, et la mort qui s'en vient à grands pas. D'angoisse, le vide devient graduellement passion et précipite l'inévitable.

Dans « Bonsaï », le fantastique s'amalgame à une réflexion intéressante sur l'importance de l'amitié et de la liberté. Le narrateur voit sa vie bouleversée par la rencontre d'un vieil homme qui l'intrigue par son comportement et ses propos. Entre autres manies, le vieillard marche et mange les yeux fermés afin, dit-il, de ménager sa vue. Il raconte également une histoire étrange concernant un collectionneur de bonsaïs qui réussit à cacher,

1. Jacques Fulgence, *Bonsaï*, Grenoble, Glénat, 1988, 149 p.

pendant trente ans, l'existence de son bébé, né prématurément. Sous les propos délirants du vieil homme et la métaphore du bonsaï, semble se dissimuler un net parti pris en faveur de la liberté de l'être humain :

Les bonsaïs sont de vrais chefs-d'œuvre d'élégance. Et savez-vous comment on obtient ces petites merveilles ? Tout simplement en brimant leurs dispositions à s'épanouir. Vous m'entendez bien, en les brimant. C'est toute une technique. On fait germer un orme ou un pin, et à peine a-t-il pris son élan pour le grand saut de la vie qu'on lui coupe les jambes. On place la pousse mutilée dans un pot minuscule, avec juste ce qu'il faut de terre pour qu'elle ne meure pas. Quand enfin elle reprend quelque vitalité, on la taille à nouveau, on supprime presque toutes ses racines, et on lui donne un pot à peine plus grand que le premier, de façon à lui éviter de dépérir sans la laisser pour autant grandir à son aise. Le choc passé, et comme elle fait mine de revivre, on recommence. (pp. 86-87)

Enfin, « Le voyage en Angleterre » flirte avec l'absurde et la folie. Honoré Poulade refuse de croire à l'existence de l'Angleterre et, dans son délire, va jusqu'à entreprendre le voyage afin de confirmer son doute. Derrière l'aliénation du personnage, se cache une certaine lucidité :

Je vais vous dire. Les gens ne savent plus réfléchir par eux-mêmes, ils n'ont de certitudes que par personnes interposées. Chacun croit telle chose vraie parce que tous les autres la croient vraie : c'est aussi simple que ça ! (p. 118)

L'humour a également droit de cité. Il ressort à travers certains jeux de mots et la remise en question de l'existence de la France par l'anglais même : « I wonder if France does exist... acheva Peter, demeuré pensif sur le seuil. » (p. 131)

L'éternelle rivalité France/Angleterre, qui remonte à la nuit des temps, est mise en évidence et soulève du même coup le problème de l'altérité. Leur suffisance ou leur inconscience amène chacun des deux partis à nier le droit à la différence, et même à l'existence, chez l'autre.

Ces textes savent divertir tout en suscitant des problématiques pertinentes et universelles, telles la quête d'amitié et la recherche de sens. De nombreux rebondissements tiennent le lecteur en haleine, confirmant ainsi les talents narratifs de l'auteur.

Martin Thisdale

La nouvelle française (1940-1985)

La nouvelle, on le sait, a pris un essor considérable depuis le début des années quatre-vingts et pour faire mentir ceux qui croient que « la nouvelle vit, depuis le début du XX^e siècle, à l'ombre du roman », il suffit de lire la *Bibliographie critique de la nouvelle de langue française*¹ de René Godenne.

Près de 400 pages qui couvrent 45 ans d'écriture de nouvelles et 1916 titres mis à jour. Impressionnant comme travail de recherche qui comporte deux volets: descriptif et analytique.

S'y côtoient, dans un « Répertoire alphabétique », des auteurs de la francophonie. Et pour compléter ce panorama, une « Bibliographie critique sélective » accompagne cette masse d'informations sur les nouvelliers et nouvellières de langue française. Nul doute qu'une telle bibliographie deviendra une source de référence indispensable pour les chercheurs, les étudiants et les lecteurs de nouvelles.

Gaëtan Lévesque

Nouvelles Nouvelles: « Triolet »

La revue française *Nouvelles Nouvelles*² vient de publier dans une nouvelle collection (« Triolet ») trois recueils où se rencontrent un auteur classique, un auteur contemporain et un auteur complice. Trois publications sont prévues annuellement.

Dans le premier numéro, Georges-Olivier Châteaureynaud a choisi de nous faire découvrir un conte de E.T.A. Hoffmann (1776-1822), « La cour d'Artus », et il offre au lecteur une nouvelle inédite, « La femme dans l'ombre ». En toute complicité littéraire, Pierre Lepage a relu Hoffmann et lu la nouvelle de Châteaureynaud; il livre les commentaires de sa lecture de ces deux textes fantastiques.

Dans le deuxième « Triolet », Annie Saumont a choisi l'auteure néo-zélandaise Katherine Mansfield (« Félicité » et « L'évasion »). En résonance avec ces deux textes, elle propose deux nouvelles inédites: « Le rendez-vous manqué » et « Seife "aus Paris" ». Claude Pujade-Renaud,

1. René Godenne, *Bibliographie critique de la nouvelle de langue française (1940-1985)*, Genève, Librairie Droz, 1989.

2. *Nouvelles nouvelles*, 3, rue de l'Harmonie, 75105, Paris, France.

elle-même nouvelle, s'est promenée entre ces quatre textes, repérant les traces d'une sensibilité commune.

Pour sa part, Christiane Baroche a choisi Guy de Maupassant, « La maison Tellier » et de sa lecture est née « Si j'étais l'homme que tu dis... ». Séduit par les résonances qui traversent les deux textes, Hugo Marsan invite au jeu littéraire de l'écho et du miroir.

Une formule originale pour redécouvrir des auteurs classiques et découvrir des inédits d'auteurs contemporains, mais aussi pour lire les commentaires d'écrivains qui font des rapprochements entre ces textes. Mais peut-être est-ce là justement, dans le regard « analytique » de nouvelliers et nouvelles, que l'intérêt d'une telle collection trouve son originalité et connaîtra, je l'espère, beaucoup de succès.

Gaëtan Lévesque

Arthur Schnitzler en « 10/18 »

« Je pense que je vous ai évité, par une sorte de crainte, de rencontrer mon double. » C'est en ces termes que Freud, en 1922, saluait Arthur Schnitzler à l'occasion de son soixantième anniversaire.

L'intégralité des récits et nouvelles de cet écrivain et auteur dramatique autrichien vient d'être publiée dans la collection « 10/18 ».

Contemporain de Freud et médecin de profession, Arthur Schnitzler propose une peinture aimable et tendre d'une société sur son déclin, celle de la Vienne de la fin du siècle dernier. Les nouvelles rassemblées dans *l'Étrangère*¹ et *le Dernier Adieu*² tracent le portrait d'une société sous son aspect le plus attirant de l'Europe de 1900. Avec une touche freudienne, il décrit un monde qui a des loisirs, de l'argent, du temps. Un monde où la femme tient une place particulière. Qu'elle soit issue de la bourgeoisie ou du peuple, elle est perçue comme un être de luxe, un être essentiel autour duquel le monde gravite. Tantôt amoureuse, fine mouche, abandonnée ou malade, elle est plus « saine » que l'homme qui tente de la dominer pour apaiser son sentiment d'infériorité. Femme entière et déterminée, elle éconduit plus d'une fois Don Juan en lui faisant perdre ses élans tragiques pour le ramener dans la réalité quotidienne.

1. Arthur Schnitzler, *L'Étrangère*, Paris, Union générale d'éditions, coll. « 10/18 », 1988, 416 p.

2. *Id.*, *Le Dernier Adieu*, *ibid.*, 1988, 378 p.

Arthur Schnitzler joue avec l'inconscient de ses héros. Il analyse leur caractère avec beaucoup de finesse. Par moments, on a l'impression que c'est le médecin qui constate, qui diagnostique sans toutefois proposer de solutions. Une fois ses personnages mis au monde avec leur être et leur paraître, il les laisse évoluer, parfois pathétiquement, sans intervenir. Les personnages prennent place et existent par eux-mêmes. Leurs émotions et leurs angoisses sont exprimées simplement, sans détour. L'écriture est simple, sans fioritures inutiles, mais très délicate. Au fil des lignes, l'univers de l'auteur se dessine et on le voit évoluer et se transformer sous nos yeux. Avec charme et ironie, Arthur Schnitzler nous fait découvrir cette époque à l'aube du vingtième siècle.

Les deux tomes rassemblent des nouvelles de longueurs diverses. Toutes sont aussi intéressantes les unes que les autres. L'intérêt de ces nouvelles tient à la minutie dans l'écriture, à l'exploitation du sens du jeu de la nature humaine. Arthur Schnitzler est un naturaliste. On sent parfois une atmosphère troublante de mort, « de mort dans la beauté », comme dirait Queneau. Que le thème du récit soit pathétique ou non, l'écriture est rafraîchissante et légère. Elle fait parfois penser au feu follet qui se berce d'illusions, mais tout en gardant une logique rationnelle où tout se tient et où l'analyse des caractères tient du raffinement.

Lire Arthur Schnitzler, c'est redécouvrir les fondements de l'existence humaine: le plaisir et le jeu.

Michèle Salessse

Communiqué

Le Grand Prix de la nouvelle pour la jeunesse 1989, pour les jeunes entre 13 et 17 ans, a été remis à Anne Dandurand au Salon du livre pour la jeunesse à Paris en décembre 1989. Sa nouvelle, « La dernière journée du milk-shake », paraîtra aux éditions La Farandole en France vers le mois de février 1990.